Langue française

Le statut de la suffixation en *-os*

Henri Boyer

Abstract

Henri Boyer: The status of the *-os* suffix French.

This article looks at the *-os* suffixation which has come into French via traditional slang with adjectives (« tranquillos » — cool, « nullos » — no good), but not only adjectives (« matos » — equipment). If word creation was very modest in the past, in the 1980's this instrument of lexical « recycling » was reactivated — perhaps because of its Hispanic origins and because influenced by current trends — before in its turn becoming a victim of a certain degree of erosion and considered old-fashioned by the young users of French.

Citer ce document / Cite this document :

Boyer Henri. Le statut de la suffixation en *-os*. In: Langue française, n°114, 1997. Les mots des jeunes. Observations et hypothèses. pp. 35-40;

doi : 10.3406/lfr.1997.5382

http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1997_num_114_1_5382

Document généré le 13/06/2016

Henri BOYER
Université Paul Valéry, Montpellier III
Atelier de Recherche en Sociolinguistique et d'Étude des Représentations

LE STATUT DE LA SUFFIXATION EN *-OS*

On sait que le sociolecte générationnel dont il est question dans cette livraison de *Langue française* fait, si l'on peut dire, flèche de tout bois afin, en particulier, que le cryptage gagne en opacité : le trait distinctif le plus cité est à n'en pas douter la création néologique par le *verlan* et maintenant le *veul*. On sait par ailleurs que les emprunts sont nombreux : bien entendu à l'anglais (dans des paradigmes assez bien circonscrits, en particulier celui de la drogue) mais également à des langues « d'origine » en usage au sein des communautés des banlieues. Emprunts soumis à des adaptations morphologiques et sémantiques.

L'argot traditionnel a également procuré à ce français *périphérique* (au sens géographique comme au sens social du terme) un suffixe peu répandu d'ailleurs avant sa récupération actuelle et dont l'origine n'est pas indiscutable : le suffixe *-os*, utilisé avec ou sans troncation préalable du mot concerné, avec une prédilection pour les adjectifs : « tranquillos », « nullos », « craignos », « classos », mais qu'on trouve aussi en finale de substantifs : « matos », « musicos »...

La finale en *-os* figure bien dans certains vieux mots d'argot passés dans le français populaire comme « bitos » (chapeau) (Sandry et Carrère 1953), « doulos » (dénonciateur), « chouettos », « craignos », « matos », « nullos » (Caradec, 1989). D. François range *-os* dans la série des suffixes argotiques étrangers (François 1973 : p. 631) suivant en cela, d'une certaine façon, A. Dauzat pour qui « d'après les pluriels espagnols *-os* qu'on trouvait à la finale de noms de cigares, on a lancé : des *crapulos* et même *voyoutados*, pour désigner ironiquement les cigares vulgaires » (Dauzat 1929 et 1946 : p. 97). L.J. Calvet considère que cette suffixation est tributaire des aléas de la mode (pour Guiraud 1958 : p. 73, la « suffixation parasitaire [obéit] à des modes plus ou moins éphémères ») et qu'elle a « une fonction identitaire » (Calvet 1994 : p. 88), tout comme les autres traits mobilisés pour ce « montage » sociolinguistique, « affirmation d'une contre-légitimité linguistique » (Bourdieu 1983 : p. 103).

Cette suffixation, bien que d'origine également *orale*, n'est pas de même nature, évidemment, que la suffixation très productive en *-o* qui opère après

Persée creative commons

apocope de certains mots (ex : *texto, trado, exo...*) et que le français dont il est question ici utilise également, de même qu'il manifeste la tendance à l'apocope simple (« déb » pour « débile ») avec cependant une prédilection pour les finales en *-o* (ex. : « accro » pour « accroché », dépendant) [1].

Par ailleurs, on observe dans le français parlé actuellement, et le français des jeunes tout particulièrement, une tendance aux « abréviations à consonnes finales » (Walter à paraître : p. 10) : peut-être est-ce dans cette tendance qu'il convient de situer la brusque extension (aujourd'hui stabilisée semble-t-il) du suffixe *-os*, dont font état les « dialectologues »-journalistes et leurs « lexiques » à l'usage du centre de la communauté linguistique. Sur un corpus de textes de presse et d'ouvrages consacrés au français des jeunes (les plus récents spécialement aux jeunes des banlieues) [2], j'ai pu recueillir une trentaine de mots concernés par cette suffixation. Il s'agit de « adultos », « blackos », « bledos », « bonos », « bracos », « cakos », « calmos », « cassos », « claquos », « classos », « coinços », « coolos », « craignos », « cracos », « débilos », « gravos », « lookos », « matos », « mercos », « musicos », « pecos » (déformation de « petos »), « petos », « pouravos », « ringardos », « sapos », « stickos », « tacos », « tranquillos ». Certes, parmi les mots cités dans les répertoires en question, certains ne sont pas des nouveaux venus. Il en va ainsi de « tranquillos », de « calmos » (employé par B. Blier dans le film *Les Valseuses* (1972-73)), de « rapidos », de « musicos » [3] même si le terme n'est pas fréquemment utilisé par les musiciens eux-mêmes parce qu'il « [serait] plutôt ressenti comme vaguement péjoratif et faussement *pro* » (Bouchaux, Juteau et

1. Il y a bien en français parlé deux origines à l'abréviation en *-o* : l'une qui est la troncation pure et simple d'un mot sur une syllabe terminée par *-o (écolo, ado ...)* ; l'autre qui consiste en l'adjonction d'un suffixe *-o* après apocope aléatoire du mot *(intello, projo, ...)* (Mitterand 1972 ; Antoine 1993).

2. En voici les auteurs et les titres :
AGUILLOU P. et SAIKI N. (1996), *La téci à Panam*, Paris, Michel Lafon ; BEZARD B. (1993), « Le langage des jeunes : à décrypter avec décodeur », *L'Événement du Jeudi*, 457, 5-11 août ; CHIFLET J.L. et LEROY Ph. (1991), *Edouard, ça m'interpelle. Le français nouveau est arrivé*, Paris, Pierre Belfond : 88- 93 ; DEMOUGEOT M., DUVILLARD J., LAURIOZ H., MARCOZ L. (1994), *Nouveau français : la compil. Petit dico des mots interdits aux parents*, Paris, J.Cl. Lattés (ouvrage qui orthographie le suffixe : *-ôs*, voulant sûrement par là insister sur l'accentuation de la syllabe) ; GIRARD E. et KERNEL B. (1994), *Ado/Parents. Le manuel. Guide de conversation*, Paris, Hors Collection/Les Presses de la Cité ; GRASSIN S. (1984), « Réservé aux moins de 20 ans », *L'Express*, 1728 ; MAZURE D. (1994), « Savez-vous parler le jeune ? », *L'Écho des Savanes*, 128, juin ; PIERRE- ADOLPHE Ph., MAMOUD X. et TZANOS G.-O. (1995), *Le dico de la banlieue*, Paris, La Sirène ; RODRIGUE V. (1987), « Le jargon interdit aux parents », *20 ans*, 15 nov. ; SEGUIN B. et TEILLARD F. (1996), *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Lévy ; SCHIFRES A. (1982), « Le jeune tel qu'on le parle », *Le Nouvel Observateur*, 943, 4-10 déc.

3. Bouchaux, Juteau et Roussin, 1992 (p. 132) soutiennent qu'il est « attesté dans les années 50 » et renvoient au *Dictionnaire de l'argot moderne*. Cependant les auteurs du dictionnaire en question donnent *musico* et non *musicos* (Sandry et Carrère 1953 : p. 160).

Roussin 1992 : p. 132). La profession utilise cependant la suffixation en *-os* avec d'autres substantifs : « requinos » (« musicien travaillant dans certains secteurs spécifiques du métier »), « varietos » (« musicien travaillant dans le circuit de la variété »), « classicos » (« un musicien classique ») (*Ibid.*, p. 169).

Quoiqu'il en soit, ce sont bien les années 80 qui vont consacrer l'expansion lexicale de *-os*. Le roman de E. Hanska : *J'arrête pas de t'aimer* (Balland, 1981) dont le titre affiche bien un parti pris d'oralité peu normée, offre à lui seul un corpus significatif. On y trouve une profusion de mots en *-os :* « calmos », « coolos », « craignos », « tristos », « mesquinos », « tranquillos », « chicos », « sinistros », « rapidos », « brésilos », « gratos », « débilos », « râpos », « chècos », « chouettos », « célibatos », « peinardos », « larguos », « deglingos », « critiquos », « discrétos », « déglingos », « superios », « galéros », « Sud Américanos », « flinguos », « glauquos » (ex. p. 143 : « Terminos les kemos. Adios les craignos, les galèros et même les supérios »). Dans *Zone* (1987) de J.L. Degaudenzi, la collecte est également significative : « branlos », « directos », « gratos », « craignos », « flicos », « calmos », « chicos », « inévitos » (« les *inévitos* sacs de plastique » !) [4]. Incontestablement, aussi bien dans mon corpus que dans les romans en question, le suffixe *-os* est bien présent comme « signal [...] d'argot » (Mandelbaum-Reiner 1991 : p. 106).

Une pré-enquête réalisée auprès d'étudiants de Montpellier en 1995-1996 confirme les observations des néo-dialectologues, journalistes ou apparentés. A quelques nuances près cependant [5]. Sur les onze mots en *-os* proposés aux étudiants (« calmos », « coinços », « coolos », « craignos », « craquos », « gravos », « matos », « musicos », « ringardos », « tranquillos », « vulgos »), seul « calmos » et « craignos » étaient connus de tous, « coolos »,

4. Il s'agit bien de romans qui affichent un certain choix linguistique aussi bien dans la syntaxe que dans le vocabulaire : ils utilisent un français parlé à forte teneur en formes argotiques.

5. Environ deux cents questionnaires ont été distribués par mes soins ou par des collaborateurs (étudiants de 2^{e} et 3^{e} cycles), à des étudiants de la ville (essentiellement de l'Université Paul Valéry et plus particulièrement de sciences du langage). J'ai recueilli 70 questionnaires remplis. Il s'agissait pour moi de tester la réaction des étudiants (une population jeune mais spécifique) à trois *variables* (socio)linguistiques (Labov 1976) mises en évidence dans les articles dont il a été question : la suffixation avec *-os*, l'emploi de préfixes superlatifs (type *mega, giga...*) et de mots et expressions à sens hyperbolique (« détruit », « l'enfer »...), ainsi que la verlanisation (« keum », « meuf »...).

Dans un deuxième temps, j'ai fait réaliser la même pré-enquête en 1996 à partir d'un questionnaire pratiquement identique auprès d'un groupe de 50 étudiants de Paris III (en DEUG de Médiation culturelle et communication). Il s'agissait pour moi d'évaluer l'identité ou la différence de réactions des 2 groupes d'étudiants. La confrontation n'a pas été sans intérêt. La troisième étape, à partir des résultats de cette pré-enquête, doit être en 1997-98 la réalisation d'une enquête plus importante quant aux populations concernées (toujours à propos des trois variables) et élargie à quatre ou cinq points de l'Hexagone.

« matos » et « tranquillos » étant très largement *connus*. Quant à l'*emploi*, 78 % *reconnaissent* utiliser « calmos » ; ils sont 72 % pour « matos » et 68 % pour « craignos ». Ils ne sont plus que 45 % à indiquer l'emploi de « tranquillos ». Quant à « coolos » pourtant plébiscité dans le corpus « médiatique » (et connu par 89 % des enquêtés) son emploi n'est attesté que dans 32 % des réponses.

Les étudiants avaient la possibilité d'ajouter des mots en *-os* connus et éventuellement employés. Ont été ainsi mentionnés dans plusieurs questionnaires : « crados », « nulos » et « rapidos ». Pour le tiers des enquêtés, ce sont les adjectifs qui sont « les mots susceptibles d'accepter le suffixe *-os* ». Quant au « sens particulier produit par l'adjonction à un mot du suffixe *-os* », les avis les plus fréquents concernent l'effet « mode » et « jeune », souvent relevé (« rendre "plus jeune", plus à la mode », « ça donne l'impression d'être un parlé branché venant de la banlieue », « c'est une façon de parler jeune... »), le caractère intensificateur du suffixe (« accentuation de l'effet du mot » et « ce suffixe permet d'amplifier le sens d'un mot », « il ajoute de l'intensité aux mots », « ajoute une notion d'intensité pour insister sur une valeur particulièrement positive ou négative... »).

Le même questionnement auprès d'un groupe d'étudiants parisiens (voir note 5), plus homogène, a confirmé les tendances dominantes observées à Montpellier, comme le fait que même les mots les plus connus ne sont que modérément employés ou que les adjectifs (*certains* adjectifs) sont prédisposés à cette suffixation.

Quant à l'effet visé par l'adjonction de *-os* et sa résultante sémantique, on retrouve la mode (« on emploie le suffixe *-os* pour être dans le coup, à la mode... Bref pour être branché ») et l'insistance, l'amplification (« le suffixe *-os* amène une certaine insistance sur le mot », « le suffixe *-os* amplifie le sens du mot »). Ces deux aspects peuvent être identifiés solidairement (« À mon avis, il n'y a pas de sens particulier, c'est une mode. Le son *-os* amène une certaine insistance sur le mot »). Cependant, et même s'ils ajoutent à la liste proposée d'autres mots suffixés en *-os*, les étudiants parisiens sont moins prolixes sur cette variable que sur la verlanisation (où ils font état d'une connaissance bien supérieure à celle des Montpelliérains). C'est qu'ils semblent considérer, dans une large proportion, que « ces mots avec l'adjonction de *-os* ne sont plus employés dans la langue des jeunes », que ce suffixe « est très peu employé », qu'« il est même dépassé » (« mis à part "matos" ») et donc « ringard »... Même si le décalage dans le temps (dix mois séparant les deux moments de ma pré-enquête) peut expliquer la réserve des étudiants parisiens quant à la

pertinence de cette variable pour la caractérisation du français des jeunes, il n'est pas exclu que la différence des identités géolinguistique et disciplinaire des deux groupes d'enquêtés ait pu avoir une incidence sur leur réaction et leur discours épilinguistique. Il y a là matière à approfondissement de l'observation et de la réflexion.

*
* *

En définitive, le suffixe *-os*, outre qu'il s'inscrit dans un ensemble de formes illégitimes (du point de vue normatif), mais revendiquées comme signes d'*affranchissement* (et qui sont autant d'« instruments d'une quête d'identité » (Bachmann et Basier 1984 : p. 183)) est bien un *marqueur sociolinguistique* (Labov 1976) dont on peut considérer qu'il « redonne une nouvelle jeunesse à des mots trop usés » (Vandel 1993) [6]. Cette *fonction de recyclage*, caractéristique des procédés argotiques, semble cependant plus ou moins sollicitée selon les époques. Il est vrai qu'à trop servir, une forme, même régénératrice, s'expose elle aussi à l'usure.

On peut avancer deux hypothèses pour tenter d'expliquer le « pic » statistique des années 80-95. Si l'on se souvient de l'origine du suffixe évoquée par Dauzat (1929 et 1946) : une finale espagnole perçue et empruntée (emprunt morphématique car la prononciation est bien française avec accentuation de la syllabe *-os*) comme suffixe, on ne peut pas ne pas songer à la mode hispanique qui a déferlé sur la France précisément au milieu des années 80. L'Hexagone découvrait alors la « nouvelle Espagne » et une certaine presse française était séduite par « *la Movida* », ce mouvement socioculturel multiforme, manifestation exhubérante d'une nouvelle modernité espagnole, d'origine avant tout madrilène. Dans le même temps, l'imagerie traditionnelle (la fête andalouse et le flamenco, la mythologie tauromachique...) était revisitée, en particulier par des productions médiatiques (publicité, émissions de télévision...). Aussi Philippe Vandel, en jeune journaliste « branché », est-il sûrement sur la bonne voie, en suggérant une relation entre la suffixation avec *-os* et les « bars à tapas » (Vandel, 1993 : p. 315).

Autre hypothèse (complémentaire ?) : on peut invoquer le double parrainage de la musique latino-américaine (et plus particulièrement de la *salsa* (voir par ex. Leymarie 1993)) et de l'argot des musiciens dont il a déjà été question. Car il est évident que pour la plupart des jeunes « la musique devient un

6. S. Brunet range *-os* à la rubrique des suffixes « vitalisants » (Brunet 1996 : p. 144).

réservoir géant de mots, d'expressions, de tendances » [7]. C'est vrai pour le *rock* et l'emprunt à l'anglo-américain ainsi que pour le *rap* et le verlan (Walter, à paraître) : on peut penser que c'est vrai également pour les produits musicaux « hispanos » et la syllabe *os*, même si la vogue des mots formés à l'aide de cette suffixation est en déclin dans le langage des jeunes, comme semble l'indiquer la pré-enquête auprès des étudiants parisiens [8].

Références bibliographiques

ANTOINE, F. (1993), « Les apocopes en [o] dans le français actuel : élément de réflexion », *Le Français Moderne*, LXI, n° 1.

BACHMANN, C. et BASIER, L. (1984), « Le verlan : argot d'école ou langue des keums ? », *Mots* n° 8.

BOUCHAUX, A., JUTEAU, M., et ROUSSIN, D., (1992), *L'argot des musiciens*, Paris, Éditions Climats (Point Virgule).

BOURDIEU, P. (1983), « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 46.

BOYER, H. (1994), « Le *jeune* tel qu'on en parle », *Langage et société* n° 70.

BOYER, H. dir. (1996), *Sociolinguistique : territoire et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé (« Variation rigoureusement contrôlée », p. 57-76).

BRUNET, S. (1996), PUF, *Les mots de la fin du siècle*, Paris, Belin.

CALVET, L.-J. (1994), *L'argot*, Paris, PUF (Que sais-je ?).

CARADEC, F. (1989), *N'ayons pas peur des mots. Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse.

DAUZAT, A. (1929 et 1946), *Les Argots*, Paris, Delagrave.

FRANÇOIS, D. (1973), « Les argots » in *Le langage* sous la dir. d'A. Martinet, Paris, Encyclopédie de la Pléiade.

GUIRAUD, P. (1958), *L'argot*, Paris, PUF (Que sais-je ?).

LABOV, W. (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Les Éditions de Minuit.

LEYMARIE, I. (1993), *La salsa et le Latin jazz*, Paris, PUF.

MANDELBAUM-REINER, F. (1991), « Suffixation gratuite et signalétique textuelle d'argot », *Langue française* n° 90 *(Parlures argotiques)*, Paris, Larousse.

MELA, V. (1991), « Le verlan ou le langage du miroir », *Langages* n° 101, Paris, Larousse.

MITTERAND, H. (1972), *Les mots français*, Paris, PUF.

SANDRY, G. et CARRERE, M. (1953), *Dictionnaire de l'argot moderne*, Paris, Éditions du Dauphin, 1953 (onzième édition).

VANDEL, Ph. (1993), *Le Dico français/français*, Paris, J.-C. Lattès.

VERDELHAN-BOURGADE, M. (1991), « Procédés sémantiques et lexicaux en français branché », *Langue française* n° 90, Paris, Larousse.

WALTER, H. (à paraître), « Le cheminement des innovations lexicales en français contemporain », *Sémantique, Littérature et traduction, Mélanges en l'honneur d'Henry Schogt*, Toronto.

7. BEZARD B., « Le langage des jeunes : à décrypter avec décodeur », *L'Evénement du Jeudi*, 457, 5-11 août 1993.

8. Une première version de cet article a été publiée dans les *Hommages offerts à Paul Fabre* (Université Montpellier III, 1997).